**CORRIGE DE LA DISSERTATION N°1 / CITATION DE NIETZSCHE**

**« *Jede Gemeinschaft macht, irgendwie, irgendwo, irgendwann — „gemein“* »**

| *August Landmesser était un ouvrier du chantier naval de Hambourg ; il est connu pour son apparition sur une photographie où il refuse d'effectuer le salut nazi lors du lancement d'un navire en juin 1936. Celui que l’on désignera comme « l’homme qui a dit non », les bras croisés, refusant de réaliser le geste d’identification à un parti antisémite et raciste, pourrait symboliser la résistance à la volonté du « troupeau ».* Cette capacité à résister face à un mouvement de masse semble contredire l’idée de Nietzsche, selon lequel : *«* ***Toute communauté – un jour, quelque part, d’une manière ou d’une autre – rend « commun. »*** La formule, brève et percutante, se veut généralisante : « toute » forme de communauté sans exception étant visée ; et définitive : elle s’actualisera toujours, « un jour, quelque part, d’une manière ou d’une autre ». La communauté doit être ici comprise comme un ensemble d’éléments ou d’individus possédant des caractères communs. En effet, à force de faire abstraction des différences individuelles, en ne retenant que les points communs, on risquerait selon le philosophe d’effacer la valeur propre à chaque individu et de l’empêcher d’exprimer sa singularité, alors qu’il se définit précisément comme un être formant une unité distincte et indivisible. Le verbe « rendre » associé à l’adjectif péjoratif « commun » décrit même ici un processus aliénant qui contraindrait l’individu à devenir autre chose que ce qu’il est vraiment en soi.  *Ainsi, on est en droit de se demander si la vie en commun condamne toujours l’individu à devenir banal et médiocre (interrogative indirecte) / La vie en commun condamne-t-elle toujours l’individu à devenir banal et médiocre (interrogative directe) ?*  Ainsi, nous constaterons dans un premier temps que toute communauté uniformise et banalise les individus jusqu’à les rendre médiocres ; pourtant chaque individu peut se libérer de sa communauté et se différencier des autres, pour affirmer sa valeur propre. Nous nous appuierons sur les tragédies d’Eschyle, Les Sept contre Thèbes et Les Suppliantes, l’essai philosophique de Spinoza le Traité théologico-politique, et le roman de Wharton, Le Temps de l’innocence. | **Introduction** *Amorce* *(facultative)*Citation Analyse de la citation Problématisation Annonce du plan et auteurs/ titres des oeuvres |
| --- | --- |
|  Il semble tout d’abord légitime d’affirmer avec Nietzsche que **l’appartenance à un groupe communautaire, par le phénomène d’identification, « rend commun » c’est-à-dire produit une uniformisation des individus entre eux, qui nuit à l’expression de leurs qualités singulières, au point de les rend médiocres et vulgaires.** Il convient tout d’abord de rappeler qu’une communauté est, au sens logique et neutre, une catégorie regroupant des éléments possédant des points communs. De ce fait, la communauté sociale à laquelle l’individu appartient repose sur un principe d’association et de ressemblance des individus entre eux : dès lors, **la vie en communauté engendre nécessairement un processus d’uniformisation où les points communs prennent le dessus sur les différences, provoquant une secondarisation voire un effacement des qualités individuelles.** Fonctionnant à la manière d’un ciment socio-culturel, les similitudes entre les individus constituent un arrière-fond qui ne tarde pas à devenir un noyau dur, autour duquel ils gravitent. L’identification aux autres membres de la communauté devient alors un élément central qui annihile toute velléité de singularisation. Chacun cherche à ressembler aux autres afin d’être intégré dans le cercle de la communauté car l’individu n’est envisagé que comme membre du groupe. Ainsi, à l’époque d’Eschyle, même si l’individu existe comme fait psycho-physique, il n’existe pas comme valeur sociale et n’est donc pas reconnu comme tel : si le personnage du chef de guerre ou de souverain de la cité est mis en avant sur scène (tel Etéocle ou Pélasgos), c’est pour mieux servir une collectivité ou des valeurs qui le dépassent et le transcendent : il ne parle jamais en son nom propre. Dès son apostrophe initiale, Etéocle se présente comme le pilote qui tient la barre du navire-cité, comme un chef qui reste « tout à sa besogne, au gouvernail de la cité » et qui doit prendre des décisions urgentes au nom de son peuple. Plus généralement, le choeur tragique se trouve être un individu collectif qui parle d’une seule voix et au sein duquel les personnes n’existent que par leur similitude avec les autres membres du groupe (origine, âge, genre). Par exemple, le choeur des Suppliantes est composé de cent jeunes filles à peine différenciées, les Danaïdes et leurs servantes. La dimension collective efface donc les existences individuelles dans les tragédies d’Eschyle. Spinoza quant à lui, dès la préface, souligne que les hommes, face à l’adversité, sont prêts à croire n’importe qui ou n’importe quoi : il regrette qu’ils soient « prêts à suivre tout avis qu’on leur donnera, quelque inepte, absurde ou inefficace qu’il puisse être ». Tel est le cas du personnage de May Welland, « exacte reproduction de sa mère » ; comme toutes les jeunes filles bien élevées de son milieu et toutes les autres femmes qui sont « le produit de ce système », elle est devenue un parfait prototype aristocratique, agissant et parlant comme il convient de le faire, incarnant la pression de son groupe social. Newland Archer le constate avec dépit, mais lui aussi veut faire ce que les autres attendent de lui : « Il sentait qu’il prononçait exactement toutes les paroles que l’on attend d’un fiancé, et qu’elle faisait toutes les réponses qu’une sorte d’instinct traditionnel lui dictait ». Ainsi la vie en communauté risque-t-elle d’effacer la capacité de penser et d’agir par soi-même.  | **I/ THESE : Certes** **l’appartenance à une** **communauté semble nuire à la singularisation de** **l’individu au point de le rendre trop « commun »…** a) la vie en commun(auté) provoque un effacement de l’individu par le « troupeau »Exemplesconclusion |

|  Cette uniformisation des comportements est renforcée par le fait qu’affirmer l’identité d’une communauté implique d’un seul et même geste de contraindre les membres à se rassembler et à se ressembler de l’intérieur, mais aussi d’**exclure de ce cercle tous ceux qui ne font pas partie du sérail ou du troupeau**. Ce qui pose problème n’est pas seulement le fait de rendre l’individu trop « commun », mais aussi, lorsqu’il refuse cette assimilation forcée, de le marginaliser et de l’empêcher ainsi une deuxième fois d’exprimer sa singularité. Tout principe organisateur, toute fédération de communautés implique une force collective, mais au prix de certaines exclusions. Il faut ici rappeler que la citoyenneté et la démocratie grecques étaient extrêmement exclusives, constituées uniquement d’hommes athéniens, au détriment des esclaves, des femmes, et des métèques (étrangers). Or, puisque le théâtre grec est une imitation du réel, comme un miroir tendu à la démocratie, il tend à reproduire ce processus d’exclusion. On notera que le choeur, même s’il représente des femmes, est joué par des hommes, et qu’il marque le contraste entre une collectivité qui parle d’une seule voix, face à des personnages individuels agissants, le plus souvent royaux, qui sont en conflit, entre eux ou avec le choeur. Ainsi la tragédie d’Eschyle semble-t-elle entériner l’exclusion et le mépris social non seulement des individualités différenciées mais surtout des femmes, qu’une didascalie décrit dans Les Sept contre Thèbes comme « une troupe de femmes épouvantées ». Comme Polynice, porteur d’une « souillure » indélébile, Ellen Olenska est devenue un corps étranger à son propre milieu d’origine, que l’on cherche d’abord à protéger d’elle-même, puis, comme la tentative d’intégration échoue, que l’on finit par rejeter comme une victime expiatoire, en la forçant à s’exiler : « C’était ainsi dans ce vieux New York, où l’on donnait la mort sans effusion de sang ». Au chapitre XXXIII, qui clôt la première et principale période du roman, c’est à l’occasion d’un ultime dîner symbolique qu’Ellen est faussement installée à la place d’honneur, mais il s’agit en vérité d’un « dernier ralliement du clan autour du membre qui allait en être retranché ». Spinoza a quant à lui réellement et personnellement vécu cette exclusion à plusieurs titres : fils de juifs portugais réfugiés en Hollande pour fuir les persécutions des catholiques, il subit à son tour une forme de bannissement, mais de la part de sa propre communauté juive, cette fois. Le 27 juillet 1656 est prononcée contre lui, dans la synagogue où il avait été éduqué, la « grande excommunication » (*herem*), suite à des délations ; il aurait notamment osé affirmer qu’il n’y a « de Dieu que philosophique ».  | b ) l’individu trop indépendant ou marginal risque alors d’être rejeté par le groupe  |
| --- | --- |
|   Ainsi, l’appartenance à un groupe communautaire semble nuire à l’expression de la singularité individuelle, au point de le rendre trop commun pour être digne d’intérêt, ou, parfois, d’en être exclu. Anonymisé dans une foule indistincte, souvent ignorante ou irrationnelle, l’individu est au mieux standardisé, au pire persécuté. Or, dans son autobiographie, Les Chemins parcourus, la romancière américaine prend conscience de l’éducation étriquée qu’elle a reçue, réduite à l’apprentissage des bonnes manières et des langues ; même une fois mariée, elle reconnaît ne pas avoir encore pu développer de « véritable personnalité » : « je ne devais pas en acquérir avant que ne fût publié mon premier recueil de nouvelles - càd pas avant 1899 », donc à l’âge de 37 ans ! L’existence et les œuvres de Baruch Spinoza ou d’Edith Wharton sont donc emblématiques en ce sens qu’elles démontrent à elles seules qu’un individu peut et doit se détacher de la communauté qui l’étouffe. | § de transition |
|  **L’individu s’inscrivant dans une communauté n’est pas condamné à devenir commun dans la mesure où d’un strict point de vue logique, l’idée même de communauté présuppose l’association d’éléments ou d’individus différents et préexistants** ; s’il n’y avait rien à réunir de différent, alors il n’y aurait rien à rassembler. C’est la somme des individus qui donne son identité à la communauté. L’individu (*individuus* étant la traduction latine par Cicéron du grec *atomos*) est donc premier d’un point de vue (chrono)logique ; c’est cette structure atomistique qui rend son noyau dur naturellement indissoluble dans le tout de la communauté. Ainsi, l’idée de communauté, composée d’éléments individuels qui lui donnent son sens et sa fonction (réunir des individus entre eux), n’abolit jamais tout à fait les disparités qui la constituent puisqu’elle les présupposent, la partie précédant et conditionnant tout le reste. Au théâtre, la dualité et les dilemmes tragiques nécessitent des oppositions entre au moins deux individus, même s’ils font partie de la même famille ou nation, par exemple entre Etéocle et Polynice, ou entre Pelasgos et Danaos. Chez Spinoza aussi, l’individualité reste incompressible, constituant l’alpha et l’omega de son raisonnement : « Pour le démontrer, je pars du droit naturel de l’individu ». En effet, on part du droit naturel de chaque individu pour aboutir à la thèse finale, à savoir le respect de la liberté de penser individuelle. Quand le philosophe écrit que « la nature ne crée pas des nations mais des individus », il souligne la réalité irréductible et la priorité ontologique de l’individu sur le tout. Dans la Nature il y a d’abord et surtout des êtres individuels qui s’efforcent de se conserver, chacun à leur manière. Du reste, malgré la ressemblance frappante entre la mère et la sœur de Newland Archer, ce dernier constate qu’« au point de vue de leur mentalité, la ressemblance était moins complète que ne le laissaient croire leurs manières si semblables », la plus jeune des deux étant naturellement plus « romanesque » et imprévisible que sa mère ; ces différences propres ont seulement été gommées par « l’habitude de vivre ensemble », mais elles préexistent et perdurent sous le vernis social. Par conséquent, il n’y aurait jamais eu de communauté sans les individus singuliers qui la fondent et qui continuent à exister sous son joug.  | **II/ ANTITHESE :** **Cependant, l’individu peut échapper à ce processus et affirmer ses qualités propres**a) L’individu comme être singulier est logiquement indispensable à toute communauté, ce qu’elle ne saurait nier |

|  De plus, **même la communauté la plus autoritaire n’empêchera jamais un individu de penser ce qu’il veut penser ou de croire ce qu’il a envie de croire**. Au pire, comme le souligne le philosophe dans son traité, l’autoritarisme et la censure encourageront l’hypocrisie dans les relations sociales, ce qu’il dénonce : « la perfidie amènerait le règne de la fourberie et la corruption de toutes les relations sociales ». Mais cela prouve bien que l’individu peut feindre le conformisme tout en conservant sa singularité. C’est aussi ce que nous apprend le personnage ambivalent de Newland Archer, qui se trouve à la fois dedans et en dehors du système qu’il critique, ce que le lecteur est le seul à savoir grâce à la voix de la narratrice. Ainsi « le vieux New York d’Archer tolérait l’hypocrisie dans les relations privées » et n’aurait peut-être pas été choqué d’apprendre la trame de ses véritables pensées, pourvu qu’il ne les expose pas en public. Du reste, même les œuvres eschyliennes laissent parfois un peu d’espace mental de liberté à ses personnages. Le seul éventuel moment de réflexion personnelle dans nos œuvres tragiques est probablement celui au cours duquel le roi Pélasgos dans Les Suppliantes espère le surgissement d'une pensée salvatrice pour l’aider à prendre la décision la plus juste, offrir l’hospitalité aux Danaïdes ou les livrer aux Egyptiades : « oui, j’ai besoin d’une pensée profonde qui nous sauve, (…) dites, n’ai-je pas besoin d’une pensée qui sauve ? ». C’est alors que le choeur semble l’inviter à penser par lui-même et à dire non : « Pense… Refuse … Ne consens pas ». Il semble que ce soit la pensée raisonnable intimement élaborée et validée par l’individu (comme le souligne l’emploi de la première personne du singulier) qui offre ici une solution au dilemme. Ainsi même un personnage tragique a besoin de repenser par lui-même ce qu’il décide de faire ou d’ordonner.  C’est pourquoi, porté par l’évidence de son existence singulière, **chaque individu peut affirmer son unicité et résister à la pression uniformisante de la communauté.** « Chaque individu a un droit souverain sur tout ce qui est en son pouvoir » ; c’est ce même droit naturel à exister par lui-même et à se conserver qu’il pourra convoquer et revendiquer pour ne pas « cesser d’être homme ». La question n’est donc pas de tant de savoir pour Spinoza si il y a *réellement* des êtres individuels mais de savoir *jusqu’où* peut s’étendre de croit qui « s’étend aussi loin que s’étend sa puissance » et comment faire coexister pacifiquement les désirs singuliers de chacun. On ne peut pas ne pas songer ici à la figure de résistance que symbolise Antigone ; même si il s’agit d’un ajout apocryphe au texte d’Eschyle des 7 contre Thèbes, en hommage à l’Antigone de Sophocle, véritable inventeur de la tragédie du héros solitaire, son personnage a marqué la mythologie car elle s’oppose toute seule aux lois de la cité. On lui adresse des « sommations vaines » : elle persiste à vouloir ensevelir son frère Polynice malgré les ordres donnés, « sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à [sa] ville ». En somme, elle leur interdit de lui interdire d’être elle-même. C’est aussi ce qui fera le charme d’Ellen Olenska aux yeux de Newland Archer. Malgré son origine aristocratique et son désir de réintégrer sa communauté après un long séjour en Europe, elle reste « elle-même et non pas une autre » et doit affirmer cette différence propre, faisant prendre conscience à Newland de sa propre individualité : Ellen « n’était pas comme les autres femmes, ni Newland comme les autres hommes ». Ce qui était un constat de fait devient alors une exigence de droit : « Ne soyons pas comme tous les autres ! » proteste-t-elle. Certains individus, réels ou symboliques, parviennent donc à affirmer leur singularité propre au sein d’un groupe faisant progresser les autres en leur proposant une autre vision du monde.  | b) Tout individu peut conserver une vie intérieure et des pensées propres, n’étant pas réductible à ce qu’il paraît être c) Certains individus parviennent réellement à affirmer cette singularité propre au sein de leur groupe social  |
| --- | --- |

|  En somme, comme le déplore Nietzsche, la relation entre individu et communauté est aliénante si la communauté, à force d’uniformisation, rend l’individu plus semblable aux autres que différent, au risque de l’annihiler. Mais ce serait oublier que c’est grâce aux autres qu’un individu devient ce qu’il est ; devient humain, trop humain. Ainsi, selon une boucle de production réciproque et d’interaction mutuelle, « les individus produisent la société qui produit les individus » comme le fait remarquer Edgar Morin. | Conclusion |
| --- | --- |